

Pendant ce temps, le canon était braqué devant une des portes du palais, et les insurgés criaient qu'ils allaient y mettre le feu et massacrer les suisses, défenseurs du pape, si on refusait plus longtemps de se rendre à leurs désirs. Pie IX, pour empêcher une nouvelle effusion de sang, signa les pièces qu'on lui présentait, mais tout en protestant en présence des ambassadeurs de toutes les puissances réunis, contre la violence qu'on lui faisait.

Depuis cet instant, l'auguste et malheureux pontife, gardé à vue par un poste de gardes civiques, voyait resserrer d'heure en heure les liens de sa captivité. Voilà comme on récompensait sa bonté et sa tendresse pour son peuple !

Dans une position aussi critique, que restait-il à faire à Pie IX ? Fuir pour épargner à ses sujets révoltés un grand crime. Cependant, il lui en coûtait ; il hésitait, quand il lui arriva de France, le 19 novembre, une lettre de l'évêque de Valence, dans laquelle le vénérable prélat lui disait : " Dans ce petit paquet se trouve le précieux ciboire que le souverain pontife Pie VI porta suspendu à son cou avec le saint sacrement, et avec lequel il voyagea et se fortifia au milieu de ses épreuves. Votre Sainteté agréera, sans doute, ce souvenir, et y trouvera sa consolation partout où les décrets de Dieu l'appelleront." Après la lecture de cette lettre, le pontife ne balança plus.

Le lendemain, le ministre de Bavière, M. le comte Spaur se présenta au cardinal Antonelli pour savoir si le pape était décidé à partir. Sur la réponse affirmative du cardinal, il s'offrit à le conduire à Gaëte, où se trouvait, pour attendre Sa Sainteté un bâtiment espagnol, qui la conduirait selon son désir aux îles Baléares.

Le comte convint ensuite avec le duc d'Harcourt des moyens à prendre pour diriger cette affaire délicate, avec tout le secret possible, et conduire le pape sain et sauf à Gaëte. Ils s'entendirent ensuite avec Filippini, maître d'hôtel de Sa Sainteté, gentilhomme d'une fidélité à toute épreuve, pour préparer le petit bagage strictement nécessaire.

Le jour suivant, le comte fit part à son épouse du choix qui était tombé sur lui et sur elle pour sauver le vicaire de Jésus-Christ des mains de ses ennemis, et il ajouta : " Si Dieu nous accorde la grâce de le conduire en sûreté à Gaëte, il sera hors de péril, libre de ses actes, et l'Église ne gémera plus dans les mortelles angoisses que lui cause le sort de son auguste pontife."

Tout fut réglé pour la soirée du 24 novembre.

A 5 heures de l'après-midi, selon qu'il était convenu, la voiture du duc d'Harcourt arriva au Quirinal. Entré dans le cabinet du pape, le duc baisa sa mule, lui demanda sa bénédiction. Pie IX se retira aussitôt dans un autre appartement pour ôter ses habits pontificaux. Filippini, qui l'attendait, avait étendu sur son lit des habits noirs de prêtre. Le pape les regarda, leva les yeux au ciel, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues ; il se mit à genoux au pied de son lit, et la tête dans ses mains, il pria ardemment. Puis il

se leva, mais debout, il continuait de prier, regardant ces habits qui n'étaient pas les siens. Filippini lui dit : " Courage, Très-Saint Père, vous pourrez prier plus tard ; maintenant le temps presse."

Quand il fut revêtu de ses habits noirs, il revint auprès du duc d'Harcourt, ambassadeur français à Rome. Celui-ci se jeta de nouveau à ses pieds et reçut sa bénédiction.

Le Saint Père se rendit ensuite, par certaines issues secrètes, à une porte dérobée, qui ouvre sur l'escalier du salon ; arrivé là, le signal fut donné à un domestique sûr, qui se tenait dehors en surveillance. Par un malentendu, la porte qui conduisait au dehors était restée fermée. Le Pape ne se laissa pas émouvoir, malgré le danger imminent où il était d'être surpris. Filippini courut chercher la clef, et quand il revint il trouva le Pape agenouillé dans un coin, et priant avec ferveur. La porte fut difficile à ouvrir, mais après quelques efforts, elle céda, et tous deux sortirent et entrèrent dans la voiture. Un palatin qui attendait pour ouvrir la portière et abaisser le marche-pied, distrait, se mit à genoux. Le Pape lui dit aussitôt : " Lève-toi, de peur qu'on ne te voit." Cet homme se leva tout morfondu de sa dangereuse distraction.

Pie IX portait un petit manteau noir et un chapeau rond. Filippini avait sous son manteau un chapeau tricorne et un rouleau de papiers contenant les secrets les plus importants du Pape, ses sceaux, son breviaire, ses mules, et une cassette de médailles d'or avec le portrait du Pape.

Lorsque la voiture fut arrivée à la porte San-Giovanni, des soldats en faction demandèrent : " Qui va-là ? " " Le ministre de Bavière leur fut-il répondu. " — " Où va-t-il ? " — " A Albano. " — " Passez. " Et le pape se trouva hors de Rome. Il se retourna, poussa un soupir, et silencieux, affligé, il se mit à prier en continuant son voyage vers les collines d'Albano.

La comtesse Spaur était arrivée le matin à cette dernière place, l'espérance et la crainte agitaient son cœur. Vers huit heures du soir, un messager étant venu annoncer l'arrivée de l'auguste fugitif, la voiture à six chevaux de la comtesse alla à sa rencontre sur la grande route de Naples.

Aussitôt que les deux voitures furent en présence l'une de l'autre, le pape monta à côté de la comtesse, qui avait en face d'elle son fils Maximilien et un prêtre qui était son précepteur. Tous se tinrent d'abord dans un profond silence ; le respect les empêchait même de respirer, et ils se sentaient saisis d'une sainte frayeur de se trouver si près du vicaire de Jésus-Christ. Mais bientôt le pape rompit le silence et dit : " Courage, je porte avec moi le Très-Saint-Sacrement, et je le porte dans le ciboire qui servit à Pie VI, quand il fut éminent prisonnier à Valence. Le Christ est avec nous, et sera notre bouclier, notre sauveur."

A ces paroles, tous auraient voulu se jeter à genoux, mais le pontife leur dit de se contenter d'adorer Jésus dans leur cœur.

Pendant que le Saint Père courait sur la route de